



Texte: Marie-Anne Lorgé  
Photos: Vic Fischbach

# Leçons de résilience et de courage

Malgré tout, ils rêvent encore. « Ils », c'est Raziqa, Mekdes, Noura, Albana, Mahmoud et Fwad & Rabiaa, un couple. Poussés sur les routes par la peur, la guerre, la misère. Périple long, souffrances refoulées par pudeur. J'ai donc rencontré non pas des réfugiés, des migrants, mais d'abord des femmes, des hommes. Des résistants de la vie. Qui se reconstruisent, se réinventent un sourire.

Voici donc sept prénoms et leurs histoires : des parcours humains et géographiques différents. Mais une même force. Et une même soif de sens, de sécurité aussi.



Noura : « Dans ma tradition, une femme doit rester mariée jusqu'à la mort, même battue ».

## J'ai dû être forte.

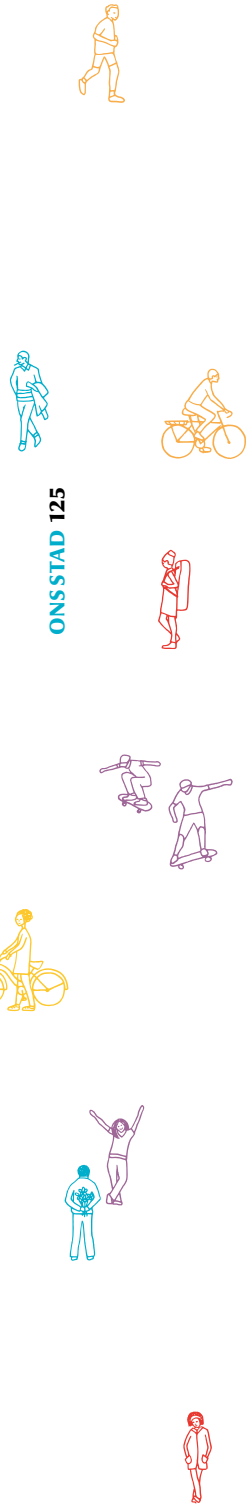
Si vous croyez tout savoir sur la résilience, eh bien, vous avez tout faux. Sauf à pousser la porte du Chiche, un restaurant pas comme les autres, au Limpertsberg, piloté par Marianne Donven.

Noura m'accueille. Pull noir, jupe noire, le code vestimentaire de la serveuse. Elle se réjouit de porter une jupe longueur midi, qu'elle qualifie de... mini-jupe, car, dans sa famille traditionaliste, le vêtement doit tomber aux chevilles. Elle est libre enfin de s'habiller comme elle veut, Noura, et cette liberté, aussi de parler et d'aimer, c'est de vivre à Luxembourg qu'elle la doit.

Ressortissante algérienne, Noura est née (en 1990) dans le village de Tissemsilt. Milieu rural qu'elle a quitté pour étudier à Alger la langue arabe, sa traduction en français et anglais. Un bagage

universitaire qui n'a pu la soustraire à l'obligation d'un mariage arrangé. Avec un Algérien de 15 ans son aîné, qui déjà vivait à Luxembourg. Noura débarque donc par regroupement familial, suit un mari qui s'avère narcissique, tombe rapidement enceinte, maltraitée pour la cause, mais Taleen, sa petite fille âgée aujourd'hui d'un an et demi, « c'est finalement ma meilleure chance » dit-elle.

À trois mois de grossesse, elle réussit à quitter « la maison ». Sans papier. « J'ai dû être forte ». Tenailée d'abord par l'envie de retourner en Algérie, sauf que dans son pays, « il est compliqué pour une femme divorcée de travailler et, dans ma tradition, une femme doit rester mariée jusqu'à la mort, même battue ». À Luxembourg, Noura est de suite placée dans un foyer d'urgence, puis un autre. Elle vit encore en foyer, à Dudelange, mais de l'eau a coulé sous les ponts. Avec l'obtention d'un titre de séjour, après son accouchement, « à



condition d'avoir un travail ». Sans homologation de son diplôme, « même pas dans la communauté arabe », c'était l'impasse. Jusqu'à sa rencontre avec Marianne Donven, « ma première lumière ».

Au Chiche, où règne « une belle atmosphère », Noura se métamorphose. Ne connaît aucun problème relationnel : « En ville, tu n'as pas de difficulté à vivre comme tu veux, que tu sois arabe ou pas, musulmane ou non ». Noura apprend tout vite. S'adapte à la nourriture. Quand l'Algérie du goût lui manque, elle prend le train pour Esch-sur-Alzette, où, en certains magasins, comme « chez elle », elle peut acheter des pois chiches, du flan Nouara. En même temps, son monde, c'est sa fille, elle n'a besoin de rien d'autre.

Son horizon ? Apprendre le luxembourgeois, fût-ce pour Taleen qui le parle à la crèche... et qui ne comprend pas l'arabe. Et rester ici, où elle trouve son bonheur... loin de sa famille.

### Le rêve : un garage au Luxembourg

Mahmoud, lui aussi serveur au Chiche, nourrit une ambition : ouvrir un jour un garage. Cela l'obsède, à le rendre malade, comme dans la chanson « Je suis malade » de Serge Lama, grâce à laquelle il a appris le français et qui, surtout, lui renvoie en miroir son amour pour Fatima, son amie d'enfance, restée en Syrie. Mais qu'il vient... d'épouser. Et de me montrer des photos de sa belle, d'abord cheveux lâchés, puis sur sa carte d'identité, le visage gainé par un voile noir. « Le voile », s'exclame Mahmoud, « je m'en fiche, c'est le cœur qui compte. J'aimerais tant la faire venir à Luxembourg, lui offrir son cabinet, elle suit des études de médecine, et pour l'argent nécessaire, ouvrir un garage ».

Mahmoud, qui vit dans une chambre au Limpertsberg, après avoir vécu en foyer, ne ménage pas sa peine – il est passé par le Lycée classique d'Echternach, le Lënster Lycée International School, a suivi plein de formations –, mais le chemin s'écrit encore en pointillés. Et celui qu'il a parcouru laisse encore des traces.

Mahmoud a appris le français en écoutant la chanson « Je suis malade » de Serge Lama.

Il est né à Damas, Mahmoud. C'est la guerre qui l'a contraint à quitter la Syrie en 2015, il avait 17 ans. Un aller sans retour qui l'a mené du Bénin jusqu'en Turquie, où, rejoint par deux frères, la traversée (en trio) a continué en Grèce, puis en Serbie, Hongrie et Albanie, pour finalement se terminer à Luxembourg, où habite l'un de ses oncles.

« Les trois premiers mois ont été particulièrement difficiles, surtout à cause de la langue, au point de ne même pas savoir acheter un Coca ». Après, « ça va », dit Mahmoud, « ça va doucement, comme sur un escalier, pas trop vite ». Il a beaucoup d'amis, Mahmoud, il s'est acclimatisé, il aime bien la pluie, « parce que, sans elle, tu n'as pas à manger » et trouve dans les magasins arabes des produits syriens ou turcs, dont ce fruit qu'il adore, la grenade, comme il adore le rouge, la couleur de la passion, sachant que le mot qu'il préfère, c'est « cœur ».

Qu'est ce qui lui manque, à Mahmoud ? « Revoir son pays un jour, un peu, lors d'une visite ».

Un silence plane. Le regard de Mahmoud se perd, puis s'illumine : « Mon pays, c'est le Luxembourg ; j'apprends le luxembourgeois pour avoir la nationalité, c'est ma priorité ». Pour un avenir bâti autour de Fatima et... d'un savoir-faire de mécanicien.



### Une volontaire lumineuse

Arrive Albana, une volontaire lumineuse, qui aide en cuisine et qui court partout, habituée à se battre toute seule, habitée par un credo : « Donne-moi ma chance, please ! ». Et cette chance a un nom, c'est Marianne Donven, « c'est ma queen », dit Albana.

La trajectoire d'Albana, née en 1980, à 15 km de Tirana, est celle de la grande pauvreté. Il y a 5 ans, elle quitte l'Albanie – où les femmes n'ont pas de travail, confinées à la maison – afin d'offrir « un meilleur avenir à ses trois enfants, une meilleure chance d'aller à l'école ». C'est du reste le professeur de sa fille qui lui conseille de partir. Et l'exil commence, en direction de la Grèce et de l'Italie, où elle a de la famille, puis en Allemagne et en France, où elle demande asile, pour finalement, via Google, « tomber sur un pays réputé très démocratique, qui respecte les droits humains », à savoir : le Luxembourg. Là, c'est le yo-yo administratif et les foyers pendant près de deux ans. Aujourd'hui, chaque jour est rythmé par un aller-retour entre le Chiche et Grevenmacher où elle habite, soit un trajet de 3 heures en bus et tram : « c'est loin, mais c'est beau ».

Albana est fatiguée, mais répète « I do it », contournant ainsi son français approximatif. Et souvent, elle pleure. « Mes amis me manquent, et

toute ma famille, je suis terriblement triste d'avoir quitté ma mère, je la contacte tous les jours ».

Son rêve ? Avoir « assez d'argent pour acheter une petite maison, avec un petit jardin ». En attendant, elle s'adapte et... raffole de chocolat.

### Se battre pour aller à l'école

« On ne quitte pas volontiers son pays, on est toujours forcé » : Raziqa, 26 ans, née près de Kaboul, détache ses mots en anglais. Je la rencontre à la Banannefabrik, siège de « Mir wëllen lech ons Heemecht weisen », association qui organise des activités culturelles et sociales stimulant le dialogue interculturel au Luxembourg, en compagnie de Maida Halilovic, chargée de projets.

C'est en 2018, alors qu'elle étudiait à l'Université – cursus « d'éducatrice pour école primaire » – que Raziqa fuit l'Afghanistan. D'abord toute seule. Puis en déplacements groupés – en Turquie, Iran, Grèce, Europe –, « en évitant la police qui tire sur les personnes en train de fuir ». Un cauchemar d'environ 13 mois.

Le Luxembourg ? Elle ignorait que ce pays existait. C'est pendant son périple, « ayant écho que de grands pays renvoyaient les gens chez eux », qu'elle et ses « compagnons d'infortune » se sont concentrés sur le Grand-Duché. Sauf que Raziqa,



Albana, habituée à se battre toute seule, rêve d'offrir à ses enfants un meilleur avenir.



Raziqa fait partie des Hazara, minorité marginalisée en Afghanistan, menacée par les Taliban.

passée du Centre de premier accueil de Strassen à un foyer de Differdange où elle loge depuis 2019, n'a toujours pas de statut, déjà refusé une fois. Ce qui « complique son intégration dans sa nouvelle société ». Si, sortant très peu, elle ne s'expose à aucun type de discrimination, par contre, sa grande frustration, c'est la longueur de la procédure.

Or, le rêve de Raziqa est simple, « mener une vie normale et... travailler pour le pays, ici, à Luxembourg ».

Sur les mets ou odeurs qui évoquent son passé, elle refuse de s'attarder. Certes, « c'est un manque, mais c'est un rien par rapport à la sécurité, à la liberté, à l'absence de bombes, au risque d'être tué ». Ce qui inlassablement la tourmente, c'est la situation afghane actuelle, les enfants restés là-bas, les femmes privées d'éducation, obligatoirement escortées par un homme pour toute sortie hors de leur domicile. En fait, Raziqa fait partie des Hazara, minorité historiquement marginalisée en Afghanistan, menacée par les Taliban. Et à sa façon, Raziqa est une guerrière, elle est de cette génération qui se bat pour le droit à l'enseignement, comme sa famille, pourtant plutôt conservatrice, l'a fait pour elle.

Elle est désarmante, Raziqa, avec sa tête pleine de douleurs, perfusée par de la musique orientale.



En tout cas, aucun doute sur sa couleur préférée, le blanc, raccord... avec la colombe de la paix. Pas de doute non plus sur son mot privilégié : « Peace » !

### Il n'y a pas d'internet en Erythrée...

Et puis, il y a l'attachante, la coquette Mekdes, fondue de mode, surtout du Zurya, une tenue cérémoniale. Mekdes a « un grand respect pour sa culture », la preuve aussi par le café traditionnel que, dans sa chambre d'étudiante eschoise, elle prépare chaque week-end pour sa mère et son amoureux – un Erythréen médiateur-traducteur, déjà à Luxembourg depuis 5 ans –, souvent accompagné d'une crêpe où se mélangent sorgho, quinoa, barley et teff, des céréales qu'elle ne trouve... qu'au food truck éthiopien.

Mekdes, 21 ans depuis avril 2022 – et fière de sa proche majorité – a quitté son pays natal, l'Erythrée – considérée comme une des dictatures les plus brutales du monde – à l'âge de 8 ans pour vivre en Éthiopie avec son père, remarié. Une période « pas facile », rejetée par sa marâtre et sans nouvelle de sa mère, qui « travaillait pour le service militaire » (sic), partie au Soudan, pour, au bout d'un « périple atroce », via la Grèce et sans argent, atterrir au Grand-Duché où « elle a activé le processus de rassemblement familial ». Mekdes débarque à Luxembourg fin 2019.

D'abord, elle a froid. « À ce point froid que je ne pensais pas pouvoir rester. Mais on s'habitue. Si on le veut, on peut s'habituer à tout ».

Et voilà Mekdes, orthodoxe mais « trop occupée pour se soucier de ça », qui suit une formation d'aide-soignante. Et qui rêve... de se marier, « de fonder une famille, de devenir infirmière et surtout, de rester ici, à Luxembourg : je me sens bien, je suis libre, il y a la sécurité, je peux parler de ce que je veux, j'ai accès à tout ».

Il n'empêche. Tous les jours, Mekdes pense à son pays, à sa grand-mère qui l'a élevée, qui vit seule,

Mekdes : « On quitte son pays à cause des Droits de l'Homme. C'est le seul moyen de vivre ensemble ».



sans aide, en Érythrée : « elle est dans ma tête tout le temps, j'aimerais la faire venir, mais je n'ai aucun contact, il n'y a pas Internet en Érythrée ».

Le mot choisi par Mekdes est long comme une charte : « Droits de l'Homme ». « Ça explique beaucoup de choses. On quitte son pays à cause de ça. C'est le seul moyen de vivre ensemble ».

### Décrocher un travail digne

Enfin, dans les locaux de l'asbl *Eng Zukunft zu Lëtzebuerg*, à Strassen, je rencontre Rabiaa, au français impeccable, et Fwad, tous deux originaires de la périphérie de Damas, flanqués de leurs enfants, deux délicieuses petites filles, fruits de l'exil : Jana née en Grèce, Lamar à Luxembourg.

Avocat abîmé « dans une Syrie où il n'y a plus de justice », Fwad programme sa fuite en 2015... après mariage – c'est qu'alors Rabiaa, dont le père a été tué, est mineure (15 ans). Le voyage, qui devait initialement les mener en Allemagne (Fwad y a de la famille), va durer deux ans. Le Liban, la Turquie – « à vendre des fleurs dans des conditions effroyables » –, la Grèce, où ils restent bloqués 1 an, où, surtout, des organisations viennent leur

parler de plusieurs pays d'accueil, dont le Luxembourg, « présenté comme une carte postale, mais c'est tout faux ».

Le 12 janvier 2017, la date est amère, froide, pluvieuse. Le premier foyer à Mersch « est horrible », puis il y a Ettelbruck. Le transfert à Luxembourg-ville, dans un foyer près de la gare, a lieu quand Rabiaa, l'étudiante enceinte qui apprend le français, accouche.

Et la vie s'écoule, entre deux frustrations. L'une est linguistique – « le verbe être et avoir, ça ne marche pas en langue arabe, or l'apprentissage est adapté à un public occidental, qui maîtrise l'alphabet latin, il faudrait une autre méthode » –, la seconde est liée au travail : certes, « les poubelles, c'est un travail, mais on nie nos compétences », alors, sans demander la lune, « décrocher un travail digne ».

Si Fwad « doit faire le deuil de ses études », Rabiaa rêve... de devenir médecin. Fière de son mari, « un homme syrien qui s'occupe de la maison pour laisser sa femme étudier ». Et Fwad, fier de l'évolution de Rabiaa. Qui, dans sa classe, « est la seule voilée. Et la seule arabe ». Mais, « ça va », dit-elle, « ici, il y a du respect pour la religion ».

Le manque est criant au niveau de la vie sociale, totalement différente au Luxembourg. Et de la cuisine. On ne mange que des plats syriens, dont un pain à l'allure de galette souple à base de purée de pois chiches et de tahini, et le falafel, plat traditionnel végétal cuisiné « comme une œuvre d'art » chaque vendredi.

Et donc, la vie s'écoule. Fwad écoute de la musique orientale – Oum Kalsoum, bien sûr, sans toutefois bouder... Dalida ou Demis Roussos. Rabiaa préfère le rap. Elle pense en bleu, lui en noir. Tous deux ont le même mot fétiche : liberté – mais Rabiaa en hérite un second : père. Revenir en Syrie, un rêve ? « Je ne peux plus revoir la même Syrie, les gens sont changés, ils sont morts ». Quant à rester à Luxembourg ? Peut-être... ■■■

#### Marie-Anne Lorgé

Née à Pétange (en 1955), historienne (UCL), journaliste culturelle (pilote pendant 25 ans du cahier culture de l'hebdo « Le Jeudi »), critique d'art (membre de l'AICA), aujourd'hui, indépendante au service des arts et des artistes via un blog ([marie-anne-lorge.com](http://marie-anne-lorge.com)).

Rabiaa et Fwad : « On nie nos compétences », alors, sans demander la lune, « décrocher un travail digne ».